CORRESPONDENCE.

CARTHAGE ET L'ARCHÉOLOGIE PUNIQUE EN TUNISIE.

Depuis que la France a étendu son protectorat sur la Régence de Tunis, les études d'archéologie africaine ont reçu une nouvelle impulsion, et de nombreuses découvertes se sont produites, coup sur coup, dans le domaine des antiquités puniques, berbères et gréco-romaines de l'Afrique septentrionale. Le gouvernement français a envoyé dans des régions jusqu'ici à peu près vierges et inexplorées, des missionaires archéologues qui, secondés avec un dévouement absolu par les officiers du corps d'occupation, ont signalé de nombreux monuments de l'époque carthaginoise et romaine, identifié des ruines de villes, reconstitué le réseau des anciennes routes, en un mot, ont complètement renouvelé l'histoire de cette intéressante portion du monde ancien. De ces recherches actives et persévérantes, il est résulté des publications importantes, et mon but serait, ici, d'en faire connaître quelques-unes, celles qui touchent de plus près à l'ancienne Carthage et aux établissements des Carthaginois sur la côte est et nord de la Tunisie.

Les remarquables études que M. Philippe Berger a consacrées, dans la *Gazette archéologique* de 1880, à *la Trinité Carthaginoise*, viennent d'être complétées par deux suppléments importants. Dans le premier, intitulé *Stèles trouvées à Hadrumète*,[1] M. Berger décrit et commente des stèles à symboles puniques que lui a fait connaître M. l'abbé Trihidez, aumônier du corps expéditionnaire français. Tous ceux qu'intéressent les études d'archéologie orientale connaissent, maintenant, ces petits monuments à fronton triangulaire, sur la face antérieure desquels se trouvent gravés au trait des symboles qui se rattachent à la religion carthaginoise et sont le plus ordinairement accompagnés d'une inscription votive en l'honneur des grands dieux du panthéon punique. On en a trouvé en Sicile, à Carthage, à Utique, et sur un grand nombre d'autres points de la côte méditerranéenne occupés par les Carthaginois. Celles qu'étudie particulièrement M. Berger dans le travail que nous signalons proviennent de fouilles faites dès 1867, lors de la construction de la nouvelle église de Souse, ville bâtie, comme on sait, sur les ruines de l'ancienne Hadrumète. Particularité bien curieuse et encore inexpliquée, ces stèles, découvertes à une profondeur de

[1] *Gazette archéologique*, 1884, p. 51.

cinq ou six mètres au-dessous du sol actuel, recouvraient de petites urnes en terre rougeâtre fort grossière, renfermant des ossements calcinés. Quelques esprits ingénieux ont émis l'hypothèse que ces os calcinés par le feu étaient des débris humains, éloquents vestiges des sacrifices humains en usage chez les Carthaginois. J'ai pu moi-même étudier sur les lieux la question, et j'ai fait examiner les ossements par des médecins militaires français qui ont tous été d'avis que ces débris n'ont pu appartenir à un corps humain, mais au contraire à des animaux, probablement à des moutons. Il faut donc remplacer la légende des sacrifices humains par des immolations de moutons. Mais une autre question se présente tout de suite à l'esprit: quel rapport ces urnes à ossements ont-elles avec les stèles qu'on a trouvées au-dessus? Est-ce le hasard qui a rapproché les unes des autres, ou bien a-t-on immolé des moutons en l'honneur des divinités mentionnées sur la stèle? La première hypothèse me paraît la plus vraisemblable, car dans les inscriptions des stèles puniques on ne fait pas la moindre mention d'un sacrifice quelconque; puis, nulle part ailleurs on n'a rencontré de pareilles urnes cinéraires au-dessous des stèles que nous possédons aujourd'hui par milliers. Il est donc bien superflu, suivant moi, de chercher une raison scientifique à cette association toute fortuite des urnes et des stèles d'Hadrumète.

Quatre des stèles d'Hadrumète ont paru plus particulièrement intéressantes à M. Berger. La première représente un portique formé de deux cariatides qui supportent une large frise: c'est un des rares monuments qui nous permettent de nous faire quelque idée de l'architecture carthaginoise. Les colonnes, très élancées, sont supportées par une base qui affecte la forme d'un bouquet de feuilles d'acanthe, d'où semble jaillir le fût qui monte en se rétrécissant très sensiblement et se termine à la place d'un chapiteau, par un buste de femme. Cette femme, vue de face, a les traits d'une déesse. Ses cheveux retombent en larges boucles sur ses épaules, et elle porte dans ses mains ramenées sur sa poitrine, un grand croissant surmonté du globe solaire. Sur sa tête elle porte un autre globe qui supporte la frise, et son vêtement est simulé par le fût de la colonne, dont les cannelures parallèles forment les plis. La frise se compose d'un bandeau de fleurs de lotus renversées, au-dessus desquelles s'étalent les ailes éployées du globe solaire entouré de serpents; plus haut, en guise d'entablement, une rangée *d'uraeus* vus de face; et enfin, sous le fronton triangulaire, une rangée de rosaces.

Ce qui ajoute encore à l'intérêt de cette représentation, c'est que les bustes des cariatides ne sont pas, comme on pourrait le croire tout d'abord, de simples motifs d'ornement; il faut leur reconnaître une signification religieuse et y voir l'image d'une déesse: c'est la première fois qu'une divinité purement punique paraît avec des traits aussi précis. Pourtant,

la même divinité est reproduite sur deux des stèles trouvées par M. de Sainte-Marie à Carthage ; mais le sujet est traité un peu différemment et nous est parvenu en moins bon état de conservation.

Quelle est cette déesse phénicienne dont les attributs rappellent ceux de la déesse égyptienne Hathor? Ce ne saurait être, conclut M. Berger, que Tanit qui était, comme Hathor, une déesse lunaire: nous avons donc maintenant, une représentation matérielle de la *Virgo coelestis* si fréquemment invoquée sur les monuments carthaginois, et nous saisissons un des points de contact de la mythologie phénicienne avec la mythologie égyptienne. D'autres stèles étudiées par M. Berger portent sur leur face antérieure l'image en relief de trois petits cippes de forme carrée, rangés sur une seule ligne, sensiblement plus larges à leur base qu'à leur sommet, et celui du milieu plus grand que les deux autres. Cette figure grossière qu'on ne rencontre pas une seule fois sur les stèles de Carthage nous fait toucher du doigt dans toute sa rudesse, le caractère de la religion carthaginoise, lorsqu'elle était pure encore de toute influence égyptienne ou grecque. Nous sommes en présence de l'image primitive de la divinité, sous la forme d'une pierre conique ou d'un bétyle, ce qui caractérise les religions orientales dans la première phase de leur développement. Mais ce qui est particulièrement intéressant ici, c'est le groupement de ces figures coniques, trois par trois: cette triade est le symbole rudimentaire de la trinité carthaginoise, dont les éléments indissolublement liés, se résolvaient en une unité supérieure.

Ce point a été plus nettement encore mis en lumière par la seconde étude de M. Berger: *Lettre à M. Alexandre Bertrand sur une nouvelle forme de la triade carthaginoise.*[2] Sur une stèle trouvée à Lilybée, on voit, gravée au trait, une scène d'adoration: un homme en prière devant un pyrée, derrière lequel se trouve l'image conique de Tanit ayant à droite un caducée; au-dessus, les trois cippes de forme conique, celui du milieu plus élevé que les deux autres et surmonté du disque et du croissant renversé. Sur quelques stèles d'Hadrumète, ce même groupe de trois figures coniques se trouve répété deux et trois fois sur la même stèle, de façon à présenter deux ou trois petites triades identiques, juxtaposées. Mais, remarque M. Berger, "la triade du milieu a pris plus d'importance que celle des côtés, si bien que nous nous trouvons en présence d'une véritable ennéade, dans laquelle la triade centrale joue, par rapport aux autres, le même rôle que joue, dans chacun des groupes, l'unité du milieu."

La représentation de la divinité sous la forme de trois cippes coniques paraît donc avoir été constante dans la religion carthaginoise, et l'on peut trouver dans cette image la confirmation directe de la théorie des mytho-

[2] *Revue archéologique*, Avril, 1884.

logues qui considèrent le panthéon carthaginois comme formé d'une série de triades hiérarchisées, qui vont en décroissant, depuis les grands dieux jusqu'aux divinités inférieures. En tête de ces grandes divinités, d'après le traité de Philippe de Macédoine avec Carthage, conservé par Polybe, se trouvent le Génie de Carthage, Héraclès, et Iolaüs, dans lesquels on reconnait les dieux invoqués sur les stèles,—Tanit, Baal-Ammon, et un dieu-enfant appelé Joel dans les inscriptions carthaginoises. Rien de plus naturel, ce me semble, que de regarder les trois cippes coniques des stèles d'Hadrumète comme les symboles de ces trois divinités suprêmes du panthéon carthaginois.

Nous ne quitterons pas les ruines d'Hadrumète sans mentionner deux inscriptions peintes sur tesson de poterie, que M. Paul Melon a recueillies à Souse.[3] Ce sont deux inscriptions en caractères néopuniques, si effacés qu'il est presque impossible de les lire. Dans les fouilles que le gouvernement français m'a chargé d'entreprendre à Carthage, durant l'hiver dernier, avec M. Salomon Reinach, nous avons également découvert un *ostracon* couvert d'une longue inscription néopunique, à l'encre, malheureusement aussi à peu près indéchiffrable.

Les ruines qui couvrent la Tunisie ont eu presque toutes, le malheur d'avoir été exploitées comme carrières par les diverses populations qui ont successivement occupé le pays. Il en résulte que les plus anciennes, celles qui remontent jusqu'à l'époque de la floraison de l'empire carthaginois sont les plus maltraitées : Romains, Vandales, Byzantins, Arabes les ont tour à tour inconsciemment détruites, de sorte qu'aujourd'hui, il en émerge bien peu de chose au-dessus du sol. La racine des murs est parfois le seul témoin des constructions puniques, et c'est surtout dans les nécropoles, quand elles n'ont pas été par trop brutalement violées qu'on a retrouvé des vestiges de l'antiquité carthaginoise. Tout le long de la côte de la grande et de la petite Syrte, là ou étaient échelonnés ces *emporia* phéniciens si prospères et si riches, ces entrepôts du commerce de Carthage avec l'Orient, avec les royaumes numides et le centre de l'Afrique, on peut dire qu'il ne reste presque rien en dehors des vestiges de l'époque romaine. Au fameux promontoire appelé *caput Africæ*, qui sépare les deux Syrtes, on voit bien, le long de la côte, des substructions puniques battues par les flots de cette mer inhospitalière ; on trouve aussi à la base de ce promontoire sur lequel est aujourd'hui la ville de Mehdia, une nécropole phénicienne qui remonte à la plus haute antiquité. Mais tous les tombeaux, creusés dans la roche vive, sont ouverts depuis des siècles ; on en a volé les richesses et dispersé les ossements. Il n'en reste plus un seul qui puisse offrir quelque espoir à la curiosité de l'archéologue.

[3] *Revue archéologique,* Septembre, 1884, II. p. 167.

Cependant, entre Mehdia et Monastir, sur le bord de la mer, en un endroit qui a eu l'heureuse chance de n'être jamais habité, ou occupé par des constructions postérieures à l'époque punique, M. Paul Melon a rencontré une nécropole phénicienne où le vandalisme n'avait pas absolument fait table rase.[4] Sept ou huit chambres sépulchrales étaient à peu près intactes; l'une d'elles contenait encore un corps en place, et, soit auprès de ce cadavre, soit dans d'autres salles, on a recueilli quelques menus objets de l'époque punique: des lampes, avec un bec d'une longueur inusitée, qui rappelle les lampes égyptiennes; elles sont en terre noirâtre, sans anses, et ornées de stries qui partent du trou central. Mais ce qui rend cette découverte particulièrement intéressante, c'est que la forme des tombeaux diffère entièrement de celle des tombeaux trouvés à Tyr et aux environs, tandis qu'elle est identique à la forme des tombeaux d'Aradus. Le caveau est creusé dans le roc, et l'on y descend par un escalier de cinq ou six marches, aboutissant à une porte haute de 70 centimètres et large de 60. Le plafond de la chambre a environ 1 m. 50 au-dessus du sol. "A droite et à gauche, dans la plupart des tombeaux, se trouvent deux lits creusés dans le roc, occupant toute la longueur de la chambre: c'est sur ces lits que l'on plaçait le mort. Entre les deux lits, se trouve un espace vide, de quarante centimètres de largeur, qui forme couloir. On y descend par deux marches: sa profondeur est de soixante centimètres environ. Quand on s'y tient debout, la tête d'un homme de taille ordinaire touche le plafond de la chambre sépulcrale. Au fond, au centre de la paroi, entre les têtes des lits, est une petite niche, dans laquelle on devait mettre une lampe."

Si l'on suit la côte des Syrtes, en remontant vers le sud, comme je l'ai fait l'hiver dernier avec M. Salomon Reinach, on sera forcé de reconnaître que les vestiges phéniciens ne sont pas plus considérables; les ruines romaines les recouvrent sans doute, et il faudrait creuser parfois très profondément pour recueillir des débris contemporains d'Annibal. La Byzacène qui fut le grenier de Carthage avant d'avoir été celui de Rome, et qui comprenait des villes comme Thenae, à l'extrémité septentrionale de la petite Syrte; Alipota, probablement la *Sullecti* des Romains; Acholla fondée par des colons phéniciens venus de Malte; Thapsus, au cap Demas, avec un grand môle qui se prolonge au loin dans la mer et dont on admire encore les restes imposants; Leptis minor, dont le nom est resté dans le pays sous la forme *Lemta;* l'île de Cercina; enfin Thysdrus dans l'intérieur des terres, où l'on voit un amphithéatre aussi bien conservé que le Colisée à Rome: toutes ces villes, dis-je, où les ruines de l'époque romaine abondent, n'ont rien conservé de l'époque phénicienne, qui

[4] *Revue archéologique,* Septembre, 1884, p. 166 *et suiv.*

émerge au-dessus du sol. On ne trouve même dans le pays aucune des monnaies à légendes puniques qu'on leur attribue. Dans le golfe de la grande Syrte, il ne faut pas songer davantage à rencontrer des vestiges remarquables de la puissance carthaginoise ; l'ancienne ville qui s'élevait à Maharès n'a que des ruines romaines ; Tacape, à l'entrée de l'oasis de Gabès, port important à l'époque punique et romaine laisse à peine deviner aujourd'hui son emplacement, et les ports qui entouraient l'ancienne ile Meninx (aujourd'hui Djerba) et bordaient l'oasis de Larzis nous seraient inconnus sans les textes des auteurs qui nous affirment qu'ils remontent au temps des Carthaginois. Ainsi, sur toute cette côte orientale de la Tunisie, le long de cette mer difficile, *mare sævum et importuosum*, dit Salluste, on ne rencontre, au-dessus du sol, que des vestiges romains. Des fouilles seules, entreprises avec méthode et avec une mise de fonds considérable, révèleraient ce que furent ces fameux *emporia* qui, par leur alliance avec Rome, contribuèrent tant à miner la puissance carthaginoise qui les avait exploités trop longtemps.

Ces fouilles, la France les entreprendra un jour, mais ce n'est pas dans ces lointains parages qu'il faut commencer à ouvrir les entrailles du sol. Carthage est là, tout près de Tunis, et si les fouilles y sont aussi laborieuses que dans les endroits que nous venons de parcourir, du moins ces ruines sont plus à la portée des explorateurs ; elles sont d'un abord facile, et puis, on a l'avantage de travailler sur le sol de la métropole. J'ai été moi-même, avec M. Salomon Reinach, chargé par le gouvernement français de commencer ces fouilles, et peut-ètre qu'un jour, je raconterai sommairement, ici, les résultats importants auxquels nous avons abouti, après deux mois seulement de travail ; interrompus pour l'instant, ces travaux seront repris prochainement et poussés avec activité. Pour le moment, je me contenterai de dire quelques mots des fouilles que M. E. de Sainte-Marie a exécutées aussi à Carthage dès 1874 et dont il vient seulement de publier la relation dans un livre intitulé : *Mission à Carthage*, (Paris, Leroux, 1884).

Dans cet ouvrage intéressant, M. de Sainte-Marie fait la relation de la mission dont il avait été chargé par le ministère de l'Instruction publique ; il raconte ses fouilles à Carthage, puis à Utique, décrit les monuments qu'il a découverts : ce sont des stèles votives à Tanit et à Baal-Ammon, des inscriptions grecques et romaines, des lampes, des poteries, et notamment une grande statue de l'impératrice Sabine. L'ouvrage se termine par un essai sur la topographie de Carthage à l'époque punique et à l'époque romaine. Nous laisserons de côté, ici, tout ce qui concerne la topographie et les antiquités grecques et romaines, pour envisager exclusivement les antiquités puniques.

M. de Sainte-Marie a rapporté de sa fructueuse exploration le nombre véritablement surprenant de 2190 stèles puniques de celles qu'on appelle

maintenant des *Rabat-Tanit*, à cause des premiers mots de l'inscription qu'elles portent. Toutes ces inscriptions ont été trouvées au même point, en un terrain situé à peu près à égale distance entre la citadelle de Byrsa, occupée aujourd'hui par le couvent de Saint-Louis et un palais bâti sur les bords de la mer, sur les ruines d'un ancien édifice auquel on donne le nom de temple d'Apollon. De nouvelles recherches entreprises au même point par M. Reinach et moi, nous ont fourni, à notre tour, plus de cinq cents stèles du même genre. On les recueille pêle-mêle, au milieu de terres de déblai et d'éboulis de toute sorte, à une profondeur moyenne de cinq à six mètres. Il est visible que ces stèles ne se trouvent plus dans leur place originelle, et qu'elles ont été bouleversées et transportées à l'époque romaine. On a émis diverses hypothèses pour expliquer l'usage de ces stèles analogues à celles d'Hadrumète, d'Utique, de Lilybée, et d'autres endroits encore, et consacrées aux trois divinités suprêmes du panthéon carthaginois. Etaient-ce des monuments funéraires; probablement non, puisque rien dans le texte votif de l'inscription n'indique une destination funéraire; et aucun des nombreux symboles dont elles sont ornées n'a ce caractère. Il faut donc admettre que ces stèles étaient de simples ex-votos destinés à appeler sur le dédicant ou sa famille la protection de la divinité. Un grand nombre d'entre elles, sinon toutes, étaient certainement enfoncées dans le sol, de façon que la partie inscrite émergeât seule, car plusieurs ont la partie inférieure à l'état brut et à peine dégrossi au marteau, tandis que la partie supérieure, destinée à être en vue, est toujours très régulièrement taillée et même polie avec soin.

Un des symboles les plus fréquents sur les stèles de Carthage est le mouton, généralement figuré de profil, au trait, et par une main assez inhabile. La laine est représentée par de petites hachures au marteau, et la queue, longue et très large, ressemble à celle du mouton tunisien de nos jours. On voit sur une stèle, un enfant monté sur un mouton; une autre représente un éléphant; d'autres enfin ont un bœuf, un chien, un cheval, un oiseau, un poisson. Les arbres et les fleurs s'y rencontrent non moins fréquemment; ce sont des palmiers, la fleur de lotus, des roses épanouies, des grenadiers; les vases qui y sont aussi fréquemment reproduits nous donnent les types principaux de la céramique carthaginoise. Quant aux symboles divins, il est exceptionnel de ne pas les rencontrer: la main ouverte est le plus souvent figurée de face, quelquefois de profil; on sait que dans tous les pays orientaux, c'est encore la coutume de peindre une main ouverte sur les maisons ou les monuments afin d'éloigner le mauvais œil; rappelons à cette occasion, que dans la symbolique chrétienne, la main ouverte représente Dieu le Père. La trinité carthaginoise est représentée sur les stèles par une figure géométrique affectant la forme d'un triangle surmonté d'un cercle et accosté de deux appendices latéraux;

qu'on se représente un homme vêtu d'une longue robe et élevant de chaque côté les bras à la hauteur de la tête, et l'on aura exactement l'image de ce symbole qui n'est, peut-être, que la dégénérescence de la représentation de la figure humaine.

Parfois, on voit un homme dans l'attitude de l'adoration ; il lève la main ouverte à la hauteur du visage ; d'autres fois, ce sont des figures humaines de face ; la plus curieuse est une stèle qui représente, sous un portique en plein cintre, une figure ailée de face, tenant dans ses mains le croissant surmonté du globe solaire, c'est à dire les attributs de Tanit. M. Berger, dans son étude sur la *Trinité Carthaginoise* a déjà remarqué cette stèle, qu'il faut rapprocher de la représentation qu'on voit sur une des stèles d'Hadrumète dont nous avons parlé. Outre le croissant et le globe, symboles de Tanit, on rencontre le caducée, symbole du dieu-enfant Joel, identifié à Mercure par les Romains ; le gouvernail, l'ancre, la proue, symboles probables du Neptune carthaginois, dont on ne connaît pas encore le nom punique ; l'image de la galère carthaginoise, qui sillonnait la Méditerranée, s'y remarque également. Le scarabée et l'épervier qui se rattachent au culte des morts sont sans doute d'importation égyptienne. Une stèle représente un pontife sacrifiant devant un petit édicule à fronton triangulaire. Signalons, enfin, un guerrier armé, d'un travail barbare, un chariot, un soc de charrue, une hache bipenne.

Malheureusement le texte des inscriptions qui accompagnent ces symboles n'offre pas la variété qu'on pourrait espérer. Une vingtaine de formules dédicatoires se répètent partout, et les noms propres seuls varient, bien que ces monuments aient été fabriqués à des époques très éloignées les unes des autres. Les uns sont certainement antérieurs à l'an 146 avant notre ère, date de la conquête romaine ; les autres qui portent des inscriptions néopuniques en caractères cursifs presque indéchiffrables, sont du temps de la domination romaine : on s'en convaincra si on compare l'écriture à celle des légendes néopuniques de monnaies frappées en Espagne avec la tête d'Auguste et de Tibère. C'est donc surtout au point de vue paléographique et au point de vue de l'onomastique que ces textes sont intéressants, et encore, il faut constater que l'onomastique punique n'est ni plus féconde ni plus variée que l'onomastique arabe actuelle. Elle se compose exclusivement de noms théophores formés avec les noms des dieux sémitiques. Les plus fréquents sont Hannon, Magon, Asdrubal, Himilcon, Bomilcar, Adonibal ; quelques autres comme Sancôn, Çid, Aris sont moins connus ; il en est qui sont formés avec Esmoun, Melqart, Tanit, Molok, Milcat, Astarté, et même avec Allat ou Illat, forme féminine du dieu sémitique El.

La formule ordinaire de ces inscriptions est la suivante : "A la grande dame Tanit, penê-Baal (la face de Baal), et au seigneur Baal-Hammon :

vœu fait par Magon, fils de Bomilcar, fils de Magon, parce qu'ils ont entendu sa voix ; qu'ils le bénissent."

Une seule des inscriptions trouvées par M. de Sainte-Marie au cours de sa mission s'écarte de la formule banale dont nous venons de donner le type. Elle n'a pas été trouvée à Carthage, mais au douar de M'deïna, à cinq ou six heures au sud-ouest du Kef, sur les ruines d'Altiburos. Elle est en écriture néopunique, et bien qu'elle ait déjà été étudiée par divers savants avant l'ouvrage de M. de Sainte-Marie, nous en donnerons la traduction : "Au seigneur Baal Hammon, d'Altiburos : Vœu qu'ont fait Abdmelqart, fils de Keneceâm, et Marius, fils de Tabreçân, et Satmân, fils de Takçultân, et Massiva, fils de Loulai, et Gagan, fils de Saçaveân, et Mogmo, fils de Tabreçân, et Taaçmasgar, fils de Scyphax, et Adonbaal, fils de Tabal, et Gazar, fils de Kamzamrân, et Marius, fils de Lebo, et Saalgam, fils de Satouat, et Taaçto, fils de Massiva, et leurs collègues . . . autel ; et Naçamran [benôn] et Eiçafôn, préposés aux choses saintes. Au mois de Karar, l'année de Balal le sacrificateur, fils de Tasucta, sous les suffètes Massiva, fils de Tazran, et Azrubaal, fils de Barca, et Ç . . . çelân, fils de Saasbel, et [Mabiu le Voyant], préposé aux prêtres de Niathmân, et le prêtre de Baal Hammon Ouarouçân, fils d'Aris, parce qu'il a entendu leur voix et les a bénis."

Cette inscription, à cause de sa date, des noms insolites qu'elle renferme et qui sont, les uns puniques, les autres numides ou romains, à cause aussi du nom du dieu et de certaines particularités dialectales, est sans contredit la plus importante de l'épigraphie phénicienne de l'Afrique.

La partie du livre de M. de Sainte-Marie qui traite de la topographie de Carthage est annihilée par les chapitres que Charles Tissot a consacré au même objet dans le premier volume de son grand ouvrage intitulé *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique* (in 4°. 1885). Nous n'aborderons pas maintenant cette intéressante question d'archéologie, nous réservant d'en parler plus tard à nos lecteurs, d'autant que nous avons nous-même longuement étudié le problème sur les lieux. Nous terminerons donc aujourd'hui cette revue sommaire en donnant simplement le titre de l'œuvre magistrale de Charles Tissot, prématurément enlevé à la science et à l'archéologie africaine : ce livre dont l'impression se poursuit avec activité d'après les manuscrits de l'auteur, mérite de faire l'objet d'un compte-rendu développé et tout special.

ERNEST BABELON,
au Cabinet des Médailles, Bibliothèque Nationale,
Paris.